

## Prélude

*par Jean-Louis Kalfon*

---

« Ni le corps **ni l'existence** ne peuvent passer pour l'original de l'être humain, puisque chacun présuppose l'autre et que le corps est l'existence figée ou généralisée, et l'existence une incarnation perpétuelle » <sup>1</sup>.

Qu'est-ce qu'un corps ? Qu'est-ce que cela signifie « **avoir** » un corps ?

Condition première de toute existence, le corps est ce par quoi je perçois le monde qui m'entoure, ce par quoi je peux voir, entendre, toucher, sentir. C'est avec mon corps que je me déplace, que je peux agir sur les choses, être affecté ou menacé par elles, que je peux entrer en relation et communiquer avec autrui, c'est par la médiation de mon corps — et de mon visage et de ma voix — que je peux aussi être perçu et reconnu, aimer et être aimé, accueilli ou rejeté, et c'est encore avec mon corps, que je peux écrire, dessiner, penser ou tenter de penser toute chose. **Avec**, c'est-à-dire **au moyen de**, par la médiation nécessaire du corps, et peut-être même tout simplement « en étant » ce corps, et en étant identifié à « lui ». Sans le corps, point de perception ni de sensation, point de sentiment, ni d'émotion. Point de souffrance non plus, certes, ni d'angoisse, mais point de pensée ni de conscience d'exister ! Je peux dire en un certain sens que je « fais corps » avec « lui », et que s'il est parfois l'objet de ma conscience et de mon attention, il en est toujours et nécessairement l'instrument, le support obligé, la condition naturelle et *sine qua non*.

Pour cette raison, toute tentative de définition et toute réflexion sur le corps est d'emblée problématique, parce qu'il est à la fois l'objet et l'instrument de ma recherche, ce qui le situe à part de tous les autres objets. Son statut est donc équivoque, qui oscille sans cesse entre l'objet et le sujet : je peux dire en effet qu'il est à la fois l'un et l'autre, mais aussi qu'il n'est ni l'un ni l'autre.

---

1. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, I, chap. 5, p. 194, Gallimard, 1945

## Sémiologie

Je constate par ailleurs que le champ sémantique de ce mot est si vaste et varié qu'on le retrouve dans des contextes très différents et en apparence assez éloignés. C'est ainsi qu'on parlera, par exemple en physique, de la chute des corps ou des corps célestes, en chimie, du carbone comme un corps simple, en anatomie du corps strié ou du corps calleux. Le sociologue s'intéressera quant à lui au corps social, au corps médical ou enseignant, ou encore au phénomène de corporation propre à certains métiers. Dans le langage courant on peut dire « faire corps avec », « prendre corps », « avoir l'esprit de corps », « donner corps » à quelque chose, ou bien parler d'un vin corsé pour dire qu'il est fort, qu'il a « du corps », mais aussi de la présence d'un « corps étranger » à l'intérieur d'un organe, *etc.* Les expressions sont innombrables, à la mesure du caractère polysémique de ce référent. Leur dénominateur commun repose sur l'idée que le corps est quelque chose de concret, tangible, réel, qui se donne à voir ou à penser, et qui constitue une sorte d'ensemble, quelque chose qu'on peut considérer comme un tout, ou un élément **à part entière** et dans son unité, donc comme une entité en soi avec sa force, ou sa consistance, et une certaine autonomie. Quelque chose qui se tient là devant soi, bien délimité, avec sa cohésion et son organisation propre, et qui d'une certaine manière m'échappe. C'est ce que suggère la définition de Lalande : « en A, tout objet matériel constitué par notre perception, c'est-à-dire tout groupe de qualités que nous nous représentons comme stable, indépendant de nous, et situé dans l'espace ; l'étendue à trois dimensions et la masse en sont les propriétés fondamentales ; et en B, spécialement le corps humain, par opposition à l'esprit »<sup>2</sup>. Ce dernier point est essentiel car il pose la grande question du dualisme entre l'âme et le corps, l'esprit et la matière, question qui va traverser toute l'histoire de la philosophie, de l'Antiquité jusqu'à nos jours.

Matérialité, densité, mais aussi unité, cohésion et un certain degré d'organisation et d'autonomie semblent donc être les caractéristiques essentielles de ce que l'on nomme « corps » et que l'on retrouve aussi dans les premières définitions du mot : « la partie matérielle d'un être animé, notamment de l'homme, considéré dans son ensemble, dans son unité » ; et en parlant d'un objet matériel, « sa partie principale (celle d'un édifice, d'un navire ou d'un instrument, par exemple) et

---

2. Lalande, *Dictionnaire philosophique*, article Corps, PUF, 12<sup>e</sup> éd. (1976).

d'une façon générale une portion de matière qui forme un tout distinct ou encore un ensemble de personnes ou de choses considéré comme une unité organique »<sup>3</sup>.

En allemand, deux mots désignent le corps : *der Körper*, le corps anatomique et physiologique de la médecine ; et *der Leib*, le corps sensible et vécu, le corps propre, celui de chacun. Husserl utilise donc le mot *Leib* dans ses écrits phénoménologiques<sup>4</sup>. Merleau-Ponty parlera quant à lui du **corps propre**, pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté entre le corps singulier (le mien ou celui d'autrui) tel qu'il est perçu et vécu par le sujet, et le corps organique dans sa pure matérialité, objet d'investigation ou de soin pour la science ou la médecine<sup>5</sup>. Et dans une autre approche, moins philosophique et plus poétique, Paul Valéry en distingue trois : tout d'abord le corps que nous percevons à chaque instant comme « masse charnelle », objet privilégié de perception immédiate, que nous appelons « mon corps », et dont nous parlons comme d'une chose qui nous appartient ; ensuite le « second corps », qui est « celui que voient les autres, et qui nous est plus ou moins offert par le miroir » mais dont nous ignorons « l'organisation intérieure » ; et enfin un « troisième corps », que l'on ne connaît que « pour l'avoir divisé et mis en pièces », et qui n'a « d'unité que dans notre pensée », c'est « le corps des savants »<sup>6</sup>.

C'est dire la multiplicité et la diversité des points de vue, et donc des regards que l'on peut y apporter. En réalité, l'ambiguïté et la polysémie attachées au mot qui désigne, en tout cas dans la langue française, cette dimension essentielle et constitutive du sujet humain, ainsi que la difficulté à dire que **j'ai**, plutôt que **je suis** un corps, ou inversement, montrent bien *in fine* que le corps est quelque chose qui ne va pas de soi, qui ne peut qu'étonner et interroger, et qui appelle donc à être pensé, quelque chose de si profondément énigmatique que ça en donnerait le vertige. C'est ainsi que Platon définit la démarche philosophique, devant la difficulté à dire précisément en quoi consiste la science :

---

3. Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales.

4. E. Husserl, *Méditations cartésiennes* (1950) ; *Idées directrices pour une Phénoménologie...* (1950-1952).

5. M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception* (1945) ; *Le visible et l'invisible* (1964).

6. P. Valéry, (1957), *Études philosophiques*, « Problème de trois corps », pp. 926-931. Voir sur ce sujet la thèse de M. Athari Nikazm, *Vision, Passion, Point de vue : un modèle sémiotique chez Paul Valéry* (2006).

— Par les dieux, Socrate, je suis perdu d'étonnement quand je me demande ce que tout cela peut être, et il arrive qu'à le considérer, je me sens véritablement pris de vertige.  
 — Je vois, mon ami, que Théodore n'a pas mal deviné le caractère de ton esprit ; car c'est la vraie marque d'un philosophe que le sentiment d'étonnement que tu éprouves. La philosophie, en effet, n'a pas d'autre origine, et celui qui a fait d'Iris [le **questionnement**] la fille de Thaumás [l'**étonnement**] n'est pas, il me semble, un mauvais généalogiste.

Platon, *Théétète*, 155c-d

## Penser le corps

Car cela ne va pas de soi en effet, **d'avoir** un corps, ou **d'être son corps**, comme le disent certains, celui-là plutôt qu'un autre, de le sentir et de le mouvoir par le seul effet — du moins me semble-t-il — de ma propre volonté, ou au contraire de le subir lorsqu'il se dérègle et qu'il est souffrant. Il est le siège d'une activité si profondément obscure et complexe que la biologie ou les neurosciences, bien qu'elles le décrivent avec de plus en plus de finesse, ne parviennent pas encore — et le pourraient-elle un jour ? — à en déchiffrer le mystère. « Nul ne sait ce que peut le corps », écrivait déjà Spinoza<sup>7</sup>. On pourrait dire aussi, en reprenant la fameuse pensée de Pascal à propos du cœur<sup>8</sup> que **le corps a ses raisons que la raison ignore**. En effet, que la science puisse un jour rendre compte et expliquer la matière, vivante ou non, malgré tous les progrès qu'elle a pu faire et qu'elle fera, cela est plus qu'improbable. Parce que la tâche est infinie. Le scientifique en effet décrit, dénombre, et tente d'établir, souvent avec succès, des liens de causalité qui se situent toujours dans un même registre ontologique : celui de la nature, du réel physique ou de la matière. Mais il ne peut rendre compte du lien ou de la rupture, du « saut » qualitatif qu'il y a entre deux registres, du lien éventuel ou de la simultanéité qu'il peut y avoir entre deux événements qui se produisent sur deux plans différents, deux modes d'être bien séparés : ainsi par exemple d'un mouvement du corps, d'une accélération du rythme cardiaque ou d'un changement de l'activité électrique du cortex cérébral d'une part, et d'autre part du sentiment de peur accompagnant la conscience d'un danger ou toute autre émotion. Contraint de dénombrer encore et toujours, et malgré tous les progrès et toutes les avancées qu'il pourra réaliser, le scientifique est, d'une certaine manière, voué à l'inachèvement.

7. Voir le long développement qu'il consacre à cette question dans *L'Éthique*, III, 2, scolie.

8. Blaise Pascal, *Pensées* – 277.

En ce sens, on peut dire que la connaissance scientifique est une connaissance tragique. Car elle ne peut que dénombrer, et tout au plus décrire avec toujours plus de précision, mais sans véritablement « rendre compte ». Comment alors les forces de l'esprit, de l'imagination ou d'un sentiment parviennent-elles à faire danser un corps ? Et comment le corps peut-il produire de la conscience de soi ? Eh bien, cela ne peut que se penser. On aura beau disséquer ou scanner un cerveau, on n'y verra jamais, par exemple, le rouge en tant que rouge, ni ce fameux goût de fraise, cette qualité pure et totalement subjective, qui faisait dire à Alain : « Comme la fraise a le goût de fraise, ainsi la vie a goût de bonheur »<sup>9</sup>. De ce point de vue, comme nous le verrons plus loin, il semble qu'on ne peut pas échapper, même avec Spinoza contre Platon ou Descartes, à un certain dualisme. S'il y a un esprit du corps, si le corps est animé, s'ils sont indissociables... la conscience du corps, l'idée du corps, n'est pas le corps.

S'il peut être expliqué dans son fonctionnement, comme une machine vivante, et être ainsi un objet d'étude pour l'anatomiste et le physiologiste, ou bien considéré comme un moyen de production, d'énergie ou de savoir-faire, par et pour le maître rémunérant la force de travail de ses ouvriers, il ne peut être, en tant que corps vécu, réfléchi et ressenti, que pensé plutôt qu'expliqué. Quant au corps d'autrui, je sens bien confusément, mais spontanément aussi et d'une manière qui s'impose à moi, qu'il est à respecter, qu'il a quelque chose de sacré, alors même qu'il peut être aussi objet de désir, et qu'il n'est pas simplement un corps. D'une certaine manière, le corps transcende toujours le corps. D'ailleurs, y a-t-il à proprement parler un corps, ou des corps ? N'a-t-on pas plutôt toujours affaire à des hommes et des femmes<sup>10</sup> ? Même mort, même momifié, il reste toujours le corps de **quelqu'un**, fut-il totalement inconnu, quelqu'un dont précisément nous nous demanderons qui il était, et quel était son nom.

Le corps se recouvre également, s'habille, se pare, se maquille, se déguise, se domestique aussi et s'entraîne à effectuer des tâches très codifiées, selon les métiers, les époques et les sociétés<sup>11</sup>. Pour toutes ces raisons, il n'intéresse pas que le philosophe, mais également l'historien, le sociologue, l'anthropologue, le sémiologue, le

9. E.-A. Chartier, dit Alain, *Propos d'un Normand* (1906).

10. D. Le Breton, *La sociologie du corps*, p. 25, PUF (2012).

11. Cf. M. Mauss, « Les techniques du corps », in *Bulletin de Psychologie*, vol. 32, N° 3-4, 1935 et A. Leroi-Gourhan, *Le geste et la Parole*, 1, Albin Michel, 1965.

créateur de mode, l'artiste peintre ou sculpteur, le chorégraphe, l'entraîneur sportif, le chamane, le tatoueur, *etc.* et bien sûr aussi le psychanalyste ou le psychiatre — parce qu'il s'éprouve et qu'il est le reflet, ou l'un des modes d'expression privilégié de nos angoisses, de nos désirs et de nos conflits inconscients, quand il n'est pas lui-même une source d'angoisse ou de grande préoccupation.

Il est une chose banale et triviale, inscrite dans notre culture et nos conventions sociales, qui consiste à souhaiter à un proche à l'occasion du nouvel an ou de son anniversaire « une bonne santé », ou bien de vouloir à tout prix préserver sa vue et son ouïe pour continuer de voir et d'entendre, de vivre tout simplement et le mieux possible. Tout ceci montre à quel point le corps, que parfois l'on oublie lorsque précisément il est jeune, agile et vaillant, est absolument indissociable du vivre, du faire, de la conscience de soi ou du monde et de la joie d'exister.

Comment donc penser le corps humain en général, le sien en particulier — le corps propre, le corps vécu, le corps en première personne — et celui d'autrui : qu'il s'agisse du corps de la personne aimée, désirée, ou du corps étranger, voire ennemi, ou des corps anonymes et un peu abstraits de ceux qui composent une foule, ce qu'on appelle « les gens » ? Il est curieux qu'en anglais ce mot, *body*, désignant à la fois le corps et l'organisme, se retrouve dans *somebody* ou *everybody* pour parler de « tout le monde » ou de « quelqu'un ». La langue associe bien le ou les corps à une personne ou l'ensemble des personnes d'un groupe. Et l'on voit bien aussi que d'une langue à l'autre, le mot corps peut avoir une dénotation différente, ce qui montre que la perception que nous avons du corps, la manière dont nous nous le représentons ou le pensons *a priori*, n'est pas innée, mais, si ce n'est déterminée, du moins influencée par le contexte culturel et linguistique qui est le nôtre. Pour le dire autrement, on peut penser qu'un allemand, un anglais ou un français, lorsqu'il entend dans sa langue le mot **corps**, n'aura pas spontanément les mêmes représentations et ne fera pas les mêmes associations. Et l'on peut penser aussi que ce qui est vrai d'une langue à l'autre, l'est aussi d'une époque à l'autre. Le corps n'était certainement pas perçu et pensé de la même manière dans l'Antiquité, au Moyen Âge ou aujourd'hui, selon l'évolution des discours philosophiques et surtout selon les progrès scientifiques et technologiques. Il est évident qu'aujourd'hui — alors que la télévision me donne à voir toutes sortes d'exploits physiques ou sportifs, qu'Internet et les moyens de transport mettent le monde à portée de main, que

la médecine filme et photographie l'intérieur de nos organes dans leurs moindres détails, et offre la possibilité d'une anesthésie ou d'une greffe de cœur, de rein ou de foie — je ne peux pas avoir la même représentation, la même philosophie du corps que si j'avais été un homme du Moyen Âge ou un Grec de l'Antiquité. Non seulement mon rapport au monde a changé, mais le rapport à la souffrance, la perception de soi, le sentiment de soi<sup>12</sup> ne sont plus du tout les mêmes. On ne va plus chez le dentiste de la même manière qu'autrefois, et nous pouvons nous demander comment les femmes jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle vivaient leurs grossesses, et *a fortiori*, celles de l'Antiquité ou du Moyen Âge ? Et comment, en conséquence, elles vivaient leur corps, leur maternité et leur vie, en sachant que pour chaque grossesse menée à son terme, la douleur serait présente comme un adversaire incontournable et possiblement meurtrier. Mais nous comprenons bien qu'aujourd'hui, à l'ère de l'hygiène et des antibiotiques, de la péridurale et de l'anesthésie, il est évident que nous ne pouvons plus appréhender ni le corps, ni la grossesse, l'accouchement ou la parentalité de la même manière. Notre vision est dépendante non seulement de l'éducation, des idéaux véhiculés par les médias, la culture mais aussi de ce que l'histoire de l'humanité a apporté, retiré ou changé dans nos mœurs.

Penser le corps et en comprendre la signification s'impose donc à moi. Et l'enjeu est aussi important que la tâche est difficile, car je sens bien confusément que selon le statut que je lui accorde, la signification, le sens et la valeur que je lui donne, il en va du sens et de la valeur de l'existence, de ma manière d'être au monde, de considérer autrui, dans sa chair, dans sa présence là devant moi, de penser mon être, mon « moi », de réfléchir aussi, de prendre conscience de ce que je suis, de ce que je peux être et de ce que je peux désirer ou espérer... Et je ne peux pas faire l'économie de cette réflexion, ni m'y soustraire. Que je le veuille ou non, le corps m'interroge et me soucie. Car il pose la question de ma finitude, de mon inscription sociale et culturelle, de mon historicité, de mon rapport au temps qui passe et à ma mort à venir, de ma dignité aussi, comme celle d'autrui. Car je sens bien que nous sommes plus que nos corps. Qu'en est-il donc de l'immanence et de la transcendance : ne suis-je rien d'autre que ce corps ? Où situer mon origine et ma propre fin ? Puis-je penser un au-delà (ou un en-deçà) de la chair ? Les

---

12. Cf. G. Vigarello, *Le sentiment de soi, histoire de la perception du corps*, Seuil, 2014.

implications, non seulement métaphysiques mais aussi éthiques, sont considérables. Et cette réflexion traverse toute l'histoire de la rationalité, depuis son apparition chez les Grecs, il y a plus de vingt-cinq siècles, jusqu'à aujourd'hui, si bien que nul philosophe authentiquement engagé dans la recherche d'une vérité qui fasse sens pour l'existence, ne peut faire l'économie de ce questionnement : y a-t-il **deux** substances, l'âme et le corps ? quelles relations entretiennent-ils et qu'est-ce qui les relie ? qu'est-ce que l'âme ? qu'est-ce qu'une substance ? et dois-je me dire que **j'ai** un corps — et qu'est-ce que cela signifie : **avoir** un corps ? — ou bien que **je suis** mon corps ?

### Être ou avoir. . .

Il fut un temps où je n'**avais** pas un corps, pas plus d'ailleurs que je n'**étais** mon corps, alors même que déjà « venu au monde », j'étais bien vivant. Certes, le corps qui est le mien et qui aujourd'hui me représente était bien réel, et il s'est développé précisément parce qu'il a été l'objet d'un soin et d'une attention particulière pour que je puisse vivre et grandir. Mais si je me réfère à mon expérience vécue, en tant que sujet en première personne, je peux dire que tant que je vivais « dans la bienheureuse insouciance de l'immédiateté », pour reprendre une formule de Hegel, je n'étais pas mon corps, ou plutôt, je l'étais, je collais à lui et ne faisais qu'un avec lui, mais. . . je ne le savais pas ! Et paradoxalement, aujourd'hui lorsque je me dis ou que je me mets à penser que **je suis** mon corps, je cesse aussitôt de l'être. Car je ne peux pas dans le même temps être mon corps et penser que je le suis. Cette pensée, qui procède du corps — quand bien même elle n'en serait qu'un épiphénomène, comme le dit Nietzsche —, **n'est pas** à proprement parler **corporelle**.

Je peux penser que lorsque je cours — sans me dire que je suis en train de courir —, alors je **suis** peut-être et même probablement mon corps, mais dès que j'en prends conscience et que je me « vois », que je me représente en train de courir, je ne suis plus simplement ce corps qui court. Je suis au-delà de lui, et au-delà de moi. Il y a une sorte de contradiction inhérente au sentiment de soi à travers la perception de son propre corps. On commence par avoir un corps, par être ce corps, qui d'ailleurs change très vite, et puis, dans le même temps qu'on se l'approprie et qu'on s'identifie à lui, il cesse de nous appartenir, il nous échappe, et nous cessons